

# Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10<sup>e</sup>)  
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre. Paris (2<sup>e</sup>)

## La force par l'union

Les derniers événements qui ont eu pour théâtre la frontière pyrénéenne et le nord de l'Espagne nous obligent à réviser tout un passé de flottement et d'indécision, et d'envisager l'avenir avec un esprit plus réaliste.

Comme tout mouvement, l'anarchisme doit s'adapter au présent brutal et user dans la lutte contre un capital impitoyable, conscient de sa force et de sa puissance, des armes modernes, capables d'opposer à la force des adversaires un front uni et solide, cimenté par la volonté, la logique et l'énergie de tous, et appuyé sur une solidarité non pas individuelle, mais sociale.

Notre jeune camarade Sarnin, dans son article d'hier, plein de simplicité et de justesse, brossait la situation internationale et déplorait l'assassinat dont viennent d'être victimes certains des nôtres au doux pays de Primo de Rivera.

Avons-nous, en la circonstance, pour éviter ces mesures inquisitoriales, fait ce que nous aurions pu faire ? Non. L'Union entre les Anarchistes du monde n'est pas assez solide, une sensation de vide profond nous étreint lorsque nous considérons le fossé qui sépare les anarchistes de l'étranger et ceux de France. Nous ne nous connaissons pas, et c'est pourquoi nous avons laissé partir nos malheureux amis au carnage organisé, incapables de les soutenir utilement dans la bataille qu'ils allaient engager.

Si nous avons été si farouchement, à quelques-uns, les défenseurs d'une organisation sérieuse, et si nous continuons et continuons à mener cette campagne salutaire, c'est justement parce que nous sommes convaincus qu'avant peu sonnera l'heure des réalisations et que nous serions écrasés par les forces de réaction si nous n'entendions pas la voix de la raison.

Un meeting organisé hier par les soins de l'« Oeuvre des Editions internationales » notre camarade Bastien, a clairement démontré l'utilité immédiate de l'organisation, non pas seulement nationale mais mondiale et a dénoncé avec vigueur la faillite des partis politiques de toute couleur.

Nous ne sommes pas les seuls à constater la carence de la politique en matière sociale, les politiciens eux-mêmes s'en rendent compte et c'est ce qui les rend si acerbes et si violents à l'égard de la seule doctrine, de la seule philosophie qui ne s'est jamais discréditée : l'anarchisme.

Certains, mal initiés à la lutte sociale et à la vie prolétarienne, ont prophétisé le socialisme comme « religion de l'avenir ». Ceci pouvait être vrai il y a quelques mois encore, mais aujourd'hui que l'expérience travailliste a nettement établi que le socialisme était incapable de transformer le régime bourgeois à l'avantage du producteur, le beau rêve de « l'évolution pacifique » peut être relégué au même plan que le bolchevisme dictatorial.

La guerre fut une révolution, en ce sens qu'elle permit à certaines doctrines de se matérialiser et de prouver leur inopérance.

Reste donc l'anarchisme. Il ne suffit pas cependant de développer une thèse négative, de dire ceci n'est pas bien, il faut apporter quelque chose de tangible capable de satisfaire la classe ouvrière qui ne se nourrit plus d'illusions et demande à ceux qui prétendent détenir la vérité, non pas d'élaborer un futur sur des sables mouvants, mais sur un terrain solide.

Nous disions dernièrement, que l'anarchisme, comme toute idée nouvelle a cherché sa voie. Ballottés de droite et de gauche, les anarchistes furent salis et calomniés — ils le sont encore du reste — comme le furent les premiers chrétiens, à l'heure où les adeptes du Christ étaient beaux. Voyageurs à la recherche de l'Eden, ils ont tenté de s'allier avec tous ceux qui aspiraient au mieux-être et à la rénovation sociale, mais ils furent exploités par tous les prêtres de la politique et leurs seigneurs d'hui, débarrassés de tous les éléments parasites, ils doivent se fortifier pour grandir et jeter dans la société moderne le grain qui fera germer la société future.

Que sera cette société ? Notre bon camarade italien Luiggi Fabri a, dans une série d'articles parus dans le *Libertaire*, la semaine dernière, essayé avec précision d'en constituer les bases, d'en dresser les échafaudages ; mais nos journaux ne pénétrant que difficilement au sein de la classe ouvrière et la propagande par le fait

serait la seule capable d'ouvrir les yeux aux plus aveugles.

Organisés, les Anarchistes pourraient, tout comme les politiciens, développer dans la société bourgeoise même les moyens d'échange et de production, et montrer à la classe ouvrière que par le travail et la liberté, l'on pourrait arriver, malgré toutes les embûches, à réaliser le bonheur du prolétariat, quand le peuple sera convaincu de la puissance du travail, le capitalisme s'ébranlera pour disparaître à jamais de la société.

Mais, seule la bonne entente des anarchistes peut entreprendre cette tâche.

C'est par l'organisation et l'organisation seule que nous arriverons à grouper autour de nous tous les éléments dégotés de l'action politique, et qui ne savent où dépenser leur activité.

Et lorsque les anarchistes seront groupés, lorsqu'ils auront compris que la lutte individuelle ne répond plus aux nécessités actuelles, qu'aux forces adverses, financières ou organiques, il faudra répondre par les mêmes armes, nous n'assisterons plus au triste pèlerinage de nos pauvres camarades, perdus dans le monde, à la merci de la brutalité gouvernementale de tous les pays, sans avoir la possibilité de voler à leur secours.

Laissions donc baver les méchants et sourire les simples. Laissions les « purs » et les dilettanti se contempler à loisir, et travaillons courageusement pour nous défendre d'abord et pour attaquer ensuite.

Et l'anarchisme épuré et rénové fraîchira tous les obstacles.

J. CHAZOFF.

### LE FAIT DU JOUR

#### Le retour du passé

Hier, à Tours, une grande démonstration religieuse s'est déroulée, à propos du pèlerinage à la basilique de Saint-Martin, priant à la cathédrale. Sur le parvis, les évêques bénissent la foule.

On croit rêver en lisant cela. On peut se figurer être revenus dans ces temps décrits par les historiens du Moyen-Age.

Et nous sommes au vingtième siècle. Nos aïeux de 1789 firent une révolution dirigée en partie contre la calotte. La science est assez répandue. L'idée de Dieu, et encore plus les dogmes de l'Eglise, sont des boniments qui ne tiennent pas debout.

Parce que nous nous sommes débarrassés du préjugé religieux, que nous vivons dans un milieu athée, nous avons une tendance à nous imaginer que la religion est une habitude du passé, et qu'elle n'a plus aucune puissance.

La manifestation de Tours, qui n'est pas unique en son genre, est là pour nous dessiner les yeux.

Pas d'illusions à se faire. Ces militaires de personnes qui vont encore s'agenouiller devant un évêque sont et seront des ennemis de la pensée libre, du progrès social, de la révolution !

Cette force du passé est en même temps une puissance de réaction. Ces masses qu'abîtent encore les momeries cléricales sont les piliers du conservatisme social. Réfléchissons-y et agissons en conséquence !

#### Blasco Ibanez se dégonfle

Le célèbre écrivain espagnol, se réclamant de révolutionnisme, et qui eut une si lâche attitude lors des derniers événements espagnols, lente de regagner le terrain perdu, et prétend avoir été mal compris lorsqu'il déclara les énergiques petits révoltés, qui n'écoutent que leur courage se précipitèrent en Espagne, pour détruire le régime de Primo.

Blasco Ibanez craint de perdre une popularité qui ne repose que sur la démagogie, et aujourd'hui que tout danger est écarté il ronrone à nouveau et veut nous faire croire à sa sincérité. Il est trop tard.

Il y a quelques jours, il était dangereux de s'affirmer pour la révolution. L'appel du sang retentissait dans les rues de Barcelone, et Blasco Ibanez tremblait à la pensée qu'il faudrait mettre ses conseils en application. Il avait peur que gronde la tempête et que l'on vienne le chercher dans son repaire, et avec « courage » il affirma que cette révolution-là n'était pas la sienne, et que les hommes qui s'étaient dressés de l'autre côté des Pyrénées étaient des bandits.

Pour le moment du moins le « danger » est écarté, et Blasco Ibanez respire, mais il ne nous trompera plus. Nous connaissons maintenant son révolutionnisme. Oh ! il est facile d'être héroïque à près de mille kilomètres de la bataille. et de faire

l'apôtre à l'abri des balles et des bombes, alors que d'autres se sont sacrifiés.

Fusillés en Espagne, expulsés de la France si hospitalière à Blasco Ibanez, nos petits amis sont victimes de tout le crétinisme des hommes qui n'ont que le verté à opposer à la violence.

Blasco Ibanez est un lâche, et nous laissons pour tel ; et pour nous servir d'une expression vulgaire, nous pouvons dire que s'il a quelque chose dans le cerveau, il n'a rien dans le ventre. Plus dangereux que les réactionnaires d'Espagne, les hommes du modèle de Blasco Ibanez sont les ennemis de la Révolution et n'ont qu'un désir : dominer !

Il faut les écarter de notre chemin et faire sans eux cette Révolution qu'ils sont incapables de comprendre !

J. CHAZOFF.

#### Toujours les gueulards !

Ces petits momes bourgeois armés de cannes jaunes, qui ont un esprit de dogmatisme sénile, ont manifesté à Saint-Étienne contre Malvy, qui conférait à la Bourse du Travail.

Ils ont gueulé à qui mieux mieux, mais, en fin de compte, se sont fait vider, comme l'autre jour à Amiens.

Tout le monde a souffert de ces messieurs camelois, qui n'ont pas fini de recevoir des voiles.

On les empêchera bien de faire l'essai du fascisme, et on leur rentrera leurs injures dans la gueule, royalement.

#### Pour la disparition de Biribi

##### LA VIE EN COLONNE

Nous avons, jusqu'à ce jour, exposé la vie des bagnards militaires dans les camps, les portions centrales ; il nous reste maintenant à donner quelques aperçus de la vie en colonne.

Pour cela, nous laisserons la parole à notre camarade Maxime ATRY, qui a bien voulu nous renseigner à ce sujet. Voici ce qu'il nous écrit :

« En mai 1916, nous sommes en colonne. Nous cantonnions à Bir-Oum-Souigt (Extrême-Sud Tunisien). Le 16, nous recevons l'ordre d'effectuer une reconnaissance à vingt kilomètres du camp. Nous partons sans emporter d'eau. Depuis dix jours on la distribue avec une extrême parcimonie : un quart le matin, un quart le soir. Le seul puits qui alimente le camp est totalement insuffisant. Tous les soirs il est tari.

« Nous parlons donc sans eau. Calvairat, sous un soleil de feu. La reconnaissance s'effectue cependant, et nous prenons le chemin du retour. Les trainards sont nombreux. Tous sont en proie à la soif, à cette soif atroce que connaissent tous ceux qui ont vécu sur cette terre maudite. Les oreilles tintent, le cerveau est en feu, les yeux deviennent hagards sous l'effort que fait l'homme pour ne pas succomber, défaillir définitivement. C'est la lutte de l'être contre la mort, contre la mort.

« Il nous reste encore douze kilomètres à faire avant de rentrer au camp, et nous n'avons pas bu une goutte d'eau depuis près de dix heures, sous un soleil de plomb.

« Un de nos pauvres camarades, Gaillers, meurt littéralement de soif. Il se traîne longtemps, puis tombe d'épuisement. « Amis, nous dit-il, je n'en puis plus, laissez-moi mourir là. » A ce moment, survient une ignoble brute, le sergent SOUPOUETS, qui lui donne l'ordre de marcher. Nous relevons notre malheureux camarade. Il tente de s'accrocher à un muret. Le sergent BALLOT intervient à son tour. Il met en joue le mourant en lui disant : « Marche ou je te tue. » Devant notre attitude menaçante il n'ose accomplir son geste infâme. Au prix de nombreux efforts, nous rentrons enfin au camp. A peine arrivé, las de souffrir, un camarade, affolé de désespoir, se tue. Pour toute oraison, le capitaine AUDIBERT, commandant la 6<sup>e</sup> compagnie du 5<sup>e</sup> bataillon d'Afrique, déclare : « Un de moins, tant mieux ! »

« Cette sombre brute fait garder le puits par quatre sentinelles et un sous-officier. Quiconque veut s'approcher du puits est menacé de mort. Le peu d'eau qui reste est pour les officiers et sous-officiers.

« Pour échapper à un tel calvaire qui se renouvelait souvent, j'ai vu de nombreux camarades se faire mettre en prévention de Conseil de guerre. Pour remonter à Tahana, pour avoir un peu d'eau, ils allaient souvent chercher cinq ans de travaux publics. Quelle tristesse abominable !!!

« Voilà des choses qu'aucune commission ne verra jamais. Dites bien à l'opinion publique que Biribi est une des hontes de ce régime, qu'il doit disparaître à tout jamais.

« A bas tous les bagnes ! »

Maxime ATRY,  
68, Boulevard de Ménilmontant  
Paris (20<sup>e</sup>).

A la bonne heure ! voilà des faits précis, clairs. Que tous les correspondants s'en inspirent. Ce qu'il nous faut, ce ne sont point de longs délayages qui n'apportent rien de nouveau, qui n'ajoutent rien à ce qui fut écrit déjà, ce sont des faits condensés dans des rapports courts comportant les indications suivantes : dates, lieux et noms.

Allons ! tous les anciens de Biribi, aidez-nous à faire disparaître ce qui vous a fait tant souffrir ?

Ecrivez à Pommier, 120, rue Marcadet, Paris (18<sup>e</sup>).

Le Comité de Défense Sociale.

#### ABONNEMENTS

FRANCE	STRANGER
Un an 80 fr	Un an 112 fr.
Six mois 40 fr	Six mois 56 fr.
Trois mois 20 fr	Trois mois 28 fr.
Chèque postal	Delecourt 691-12

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

POUR LA VIE DU « LIBERTAIRE »

## Souscrivez pour notre emprunt

Le Conseil d'administration du *Libertaire* s'est réuni. L'administrateur, notre ami Delecourt, l'a mis au courant de la situation difficile du journal. Les thunes ont rapporté jusqu'à présent 4.000 francs ! Et pourtant, au Congrès, l'opinion unanime, sans aucune protestation, fut qu'il fallait continuer contre toute la parution du quotidien.

Devant cette unanimité, on pouvait croire qu'un effort plus gros que les précédents suivrait la décision du Congrès. La situation avait pourtant été présentée en pleine lumière. Le *Libertaire* doit trouver 586 francs par jour, tant qu'il n'aura pas d'autres ressources.

La publicité ! Les commerçants intéressés se font tirer l'oreille. Le *Libertaire* n'est pas un journal comme les autres. Nous avons des promesses, mais il faut encore attendre les premières réalisations. Et elles ne viendront que petit à petit.

Il faut quand même que le journal vive. La décision du Congrès implique un effort matériel de la part des amis, des groupes et des syndicats.

Le conseil d'administration a décidé d'aller jusqu'au bout. Il remplira le mandat qui lui a été confié par le Congrès. Il n'est pas possible que ceux-là même qui décidèrent la parution quotidienne ne se dressent pas dans un sursaut d'énergie pour lui apporter les moyens matériels et financiers indispensables.

Donc, tout de suite, envoyez vos souscriptions.

Une idée a été retenue. Pour permettre à notre quotidien d'atteindre des jours meilleurs, un emprunt va être fait.

Avant moins de 100.000 francs, Le *Libertaire* a tenu le coup près d'un an et possède encore des réserves pour l'hebdomadaire (rentrees de vente, cautionnements, etc.).

Un second emprunt, de la même im-

portance, serait suffisant pour durer une période semblable et les dispositions prises nous assurent que si nous pouvons accomplir cet effort, nous aurons passé outre à la période mauvaise et stabilisé notre situation financière.

Il se trouve bien dans tout le pays 2.000 camarades pouvant faire, en une ou plusieurs fois, le versement de cinquante francs. Ou plusieurs copains prenant ensemble une obligation.

Le conseil d'administration a donc décidé le lancement

# La vie à Solovietzki

D'une lettre d'un prisonnier politique :

Notre colonie de détenus politiques connaît à présent environ 300 personnes. Il y a 137 socialistes, 14 social-démocrates, 14 socialistes révolutionnaires de gauche, 109 de droite et 35 anarchistes. Ils occupent trois parties séparées du vieux monastère Solovietzki. Notre division, surnommée Sawatiewski (la grande), contient 180 socialistes et anarchistes.

La division Sawatiewski est située sur l'île principale, où se trouvent la direction et l'administration des camps de concentration. On y a également emprisonné le principal contingent des criminels de droit commun.

La deuxième division est celle de Mouksolmski qui communique avec l'île principale au moyen d'une digue. La troisième, nommée Golgotha, se trouve dans l'île d'Anserski, distante de quatre verstes de l'île principale.

Durant le long hiver, lorsque la mer est parsemée de glaces flottantes, les communications entre ces îles ne peuvent être maintenues qu'au moyen de rares traversées qui comportent de grands dangers. Nous refusons toujours d'occuper l'île Anserski, de crainte d'être coupés non seulement du continent, mais aussi de l'île principale de laquelle nous dépendons en ce qui concerne le ravitaillement et les soins médicaux. Nous ne voulions pas non plus être à la merci de l'administration locale de l'île Anserski et de son régime de droit commun. Pour cette raison nous préférions même supporter l'encombrement à Sawatiewski.

Cependant, en raison du nombre croissant des nouveaux arrivants, nous avons à la longue dû accepter d'habiter l'île Anserski, à la condition que la nourriture et les secours médicaux nous soient garantis. Maintenant toutes les divisions sont au complet, et de nouveaux prisonniers sont continuellement entassés. L'administration, n'ayant plus de place, a demandé au gouvernement d'arrêter les envois de prisonniers. Malgré cela, de nombreux prisonniers politiques continuent à arriver.

L'administration locale, certainement pas à l'insu de Moscou, fait tous ses efforts pour nous réduire à un régime de criminels de droit commun. C'est ainsi que pendant longtemps les socialistes formant le dernier coude n'ont pas été reconnus comme politiques. A la prison de Keml, sur le continent, où ils étaient détenus avant d'arriver à Solovietzki, ils étaient logés dans des cachots, contraints à de durs travaux et courroux, les façons traités en criminels ordinaires. Ici, à Solovietzki, nous avons enfin, avec la plus grande difficulté, réussi à leur faire reconnaître la qualité de pris.

Deux autres groupes combattent encore pour obtenir la même reconnaissance. Ils comprennent dix-huit personnes, parmi lesquelles une sociale révolutionnaire de gauche, sept social-démocrates, trois socialistes révolutionnaires de droite, et deux anarchistes. Ils nous sont tous bien connus, ainsi qu'à la G.P.U. (Tchéka), plusieurs d'entre eux ayant précédemment séjourné dans différentes prisons bolcheviques. Parmi eux se trouvent le socialiste révolutionnaire de gauche Ratiatinine, de la République d'Extrême-Orient ; trois camarades de Voronéj : Liapine, Razdobédov et Kalioujnik ; et les étudiants Voit et Beffoglasov. Ils sont tenus au secret dans la prison de Kreml, un bâtiment isolé dans Sawatiewski. Leur état peut les forcer de déclarer une grève de la faim dans laquelle nous serions également engagés.

En dehors des socialistes appartenant aux différents partis, le gouvernement — c'est à dire la G.P.U. — envoie maintenant à Solovietzki un grand nombre de « politiques » sans parti, de tendances révolutionnaires. La plupart d'entre eux sont des étudiants. Vous savez que dernièrement le mouvement des étudiants a pris une grande extension. A la suite du « nettoyage » des écoles et universités de Pétrograd, Moscou et autres villes, des centaines d'étudiants congédies ont été arrêtés, exilés dans les provinces les plus éloignées, ou expédiés à Solovietzki. Tout dernièrement des membres de l'Union Communiste de la Jeunesse ont été transportés ici.

Les autorités de Solovietzki ont refusé de considérer les étudiants comme prisonniers politiques. Jeunes gens et jeunes filles de 18, 20 et 22 ans — il n'y en a presque pas de 25 ans — sont détenus avec des voleurs, des assassins et des prostituées, sont astreints à des travaux qui sont bien au-dessus de leurs forces, et sont exposés aux plus basses injures de leurs gardiens condamnés de droit commun. Le sort des jeunes étudiantes est particulièrement pénible : elles vivent dans le dortoir commun, avec les vieilles criminelles du sexe féminin, sont continuellement en tutte aux entreprises brutales de leurs gardiens. Un cas de ce genre particulièrement outré a eu lieu à la prison de Keml. L'étudiante Efimova eut le malheur de plaire au commandant de la prison. Il décida de la garder à Keml « pour le travail », pendant que son détachement était transféré à dessein.

Parmi les autres prisonniers politiques qui sont maintenus au régime du droit commun, il y a de nombreux paysans révoltés provenant de différentes parties du pays, ainsi qu'un grand nombre d'ouvriers arrêtés pendant les grèves. Nous décrivons particulièrement attirer votre attention sur le groupe des marins de Kronstadt emprisonnés ici par ordre administratif de la G.P.U. pour la révolte de Kronstadt de 1921. Pendant quelques temps ils vécurent à la division de Mouksolmski comme « politiques ». Lorsque cette division fut trop peuplée, ils furent transférés à la prison de Kreml. Là nous leur vîmes en aide au moyen de nourriture, de livres, de journaux, etc.

Un jour l'administration fit venir le « starosta » (homme de confiance, délégué par ses camarades) des marins, à qui il fut déclaré qu'il l'avait les hommes de Kronstadt allaient être placés au régime du droit commun, privés des rations auxquelles la qualité de « politiques » leur donnaient droit. Et astreints à tels travaux

rien faire, et de nous réduire graduellement au régime commun des criminels. Toutes les conditions établies par la Commission de Feldma ont été suspendues depuis le massacre du décembre dernier. L'un après l'autre on nous supprime nos quelques avantages. Pour commencer, ils nous ont supprimé notre exercice en plein air, puis ils ont limité l'éclairage, interdit les entrevues avec les hommes de confiance de Mouksolmski, réduit nos rations, et ainsi de suite. Tout dernièrement, ils nous ont interdit de recevoir la visite de nos parents dans notre « corridor ». Nous avons été obligés d'aller les voir dans le « bureau », en présence des gardiens. Nos familles avaient fait un voyage de plus de mille verstes pour nous voir, dépensant leur dernier rouleau pour cette expédition longue et pénible, rien que pour nous voir, car il était impossible de causer sous de telles conditions. Et cela après une période de près de neuf mois pendant laquelle nous n'avions reçu aucune visite et même pas un courrier régulier. Nous attendons la Commission devant laquelle nous voulons poser la question de notre transfert à Solovietzki. Nous sentons que nous ne pourrons pas survivre à un nouvel hiver comme le dernier...

## Le journal parlé

Le gros père Maurice Privat, qui, sous Poincaré, faisait « parler » son journal du « Perchoir » comme un perroquet du Bloc National, nous annonce qu'il reprend ses petits exercices.

Mais, à présent, Herriot règne et... paye. Alors, Maurice Privat, homme gros mais subtil comme Ulysse, va devenir le prophète du Bloc des Gauches.

Car ce fameux journal parlé est sujet comme un gardien du sérail, lorsqu'il se prend de dire des vérités au rouvoyer établi, ou de donner des informations indépendantes.

Nous parions ce qu'on voudra qu'il ne donnera jamais la parole, dans son micro-phonie de la Tour Eiffel, ou dans la salle du Perchoir, à un journaliste anarchiste l

## Gastronomie et contes de fées

Deux événements se sont produits hier, qui méritent d'être commentés : un banquet gastronomique à Dijon, et un bal « des Contes de fées » à Paris

Les organisateurs de l'un disent textuellement : « A nouveau nous nous achetons vers la vie à bon marché. Aussi goûtons les belles et autres choses ».

Ah ! les bons apôtres ! Ah ! les salauds ! Deux qui rêvent d'opium ont vu la vie devenir normale et meilleure marché ? Ils ont donc des yeux pour ne point voir et leurs oreilles pour ne point entendre ? Ils sont donc sourds à toutes les plaintes. A toutes les misères ? A toutes les dépressions ? Ils ont donc un ventre doré qui les rend insensibles à tout ce qui n'est pas bombe et gourmandise ?

Quant au comité des Fêtes qui a organisé le bal des Contes de Fées, il prétend, dans son programme, que « dix années de dures réalisations succédaient à des chocs brutaux ».

Sans doute, le rêve est permis, mais la réalité continue. Elle est là, toujours maladie, toujours brutale, toujours décevante. Les hommes vivent toujours dans un temps de malheur où le pain est cher et la vie difficile.

C'est en vain qu'ils attendent les bonnes fées qui doivent changer les destins de la vieille humanité.

S'ils ne s'aiment pas eux-mêmes, s'ils ne font pas eux-mêmes le miracle de tout changer, de se construire un monde meilleur, personne ne viendra les secourir.

Un banquet, un bal, voilà ce qu'on trouve pour améliorer le sort des humains.

C'est une dérisoire et c'est une insulte !

## Education religieuse

« Es-tu chrétien ou païen ? » C'est par cette question que m'aborda, dimanche dernier, mon neveu, joli bambin de 7 ans.

A ma réponse : « Pourquoi me demandes-tu cela ? », il me répondit : « Parce que les patients sont des méchants ; les chrétiens vont leur déclarer la guerre et les tuer. »

A mes paroles de raison et de logique, l'enfant répondit : « La Souris nous l'a dit, car cela est déjà arrivé il y a longtemps ; elle a même ajouté : « Les patients sont là dans les bois derrière la pension. »

Ce n'est que des réflexions d'enfant. Mais tout de même, il a fallu que cela lui ait été enseigné, et je songe en effet que cette guerre idiote entre les catholiques et les protestants a existé, et ces angles de douleur du xx<sup>e</sup> siècle que sont les ratichonnes ne songent rien moins qu'à recommencer cela et à bousculer consciencieusement, d'une façon intensive, le crâne de ces pauvres mouches.

D'autre part, cet établissement nauséabond, comme tous ceux de cet acabit, d'ailleurs, se trouve à Aulnay-sous-Bois et s'intitule : Orphelinat Saint-Joseph.

En bonne logique, toutes ces nonnes hystériques et ces moines fanatiques sont dans leur rôle : Abrutir pour que l'Eglise règne un jour.

Maurice LANGLOIS.

## République vide !

Ça vaut le jus, ce fragment de discours de Painlevé. Ouvrez vos oreilles :

« M. Painlevé poursuit son discours en exprimant sa confiance dans l'union des républicains du Bloc des gauches pour réaliser le programme commun. L'orateur rappelle la phrase de Jaurès : « 4ans République, Peuple impuissant ; sans peuple, République vide 1, et termine ainsi :

« A vous, républicains, de faire en sorte que la République ne soit pas vide ; à vous Socialistes, de faire en sorte que le Peuple ne soit pas impuissant et de ne pas séparer le Peuple de la République. Je sais que c'est votre pensée, que c'est votre volonté, qu'au fond de votre conscience et de vos convictions l'Humanité doit rester votre seul idéal et qu'en tête de l'Humanité doit marcher la France dans un rayonnement pacifique de génie. »

Cette république vide, selon Jaurès, c'est tout-à-fait ça ! Vide de pensée, vide d'action contre les exploiteurs et la vie chère. C'est le système habile de Moscou d'ignorer les requêtes et les demandes, de faire trainer les choses et de ne

## LA FLAMME ET L'OMBRE

### Physiologie de Léon Daudet

Mélange de mystère et d'érotisme sentimental, frénésie colorée et fureur impure, sombres imaginations et mensonges compliqués, une flamme de style sur une ombre larvée de pensée : telle se présente et se synthétise à nos yeux la physiologie de ce Léon Daudet qui clame tous les jours que notre ami André Colomer est un polémicien, et qui réclame la tête de cet aïeul pacifique du nom de Georges Vidal.

Le plus curieux et le plus significatif, en cette affaire, c'est qu'il ne croit pas un mot de ce qu'il avance. Il est un polémiste trop bien informé, un journaliste trop à la page, pour ne pas savoir qu'André Colomer est un intellectuel, militant dévoué de l'Anarchie, entouré d'une famille charmante, épis de ses idées jusqu'à l'almagnac, qui fonda l'*Action d'Art*, ayant que renaisse *Le Libertaire*, et dont toutes les forces sont tendues vers une active propagande idéologique et positive. Sa plume, quand il l'accuse ignominieusement, doit avoir ce tremblement du style dans la main du délateur calomnié, ayant l'heure du crime. Quant à Georges Vidal, qui est fort curieux des trouvailles littéraires de son ennemi, il est de notoriété publique et parfumé qu'il n'y a pas sous le soleil d'espèce plus sensible.

C'est pourquoi malgré nombre d'otjurations, nos deux camarades ont bien raison d'opposer le dédain à la froide injure, et de ne répondre que par un silence glacé à ces coups d'épée truqués, à ces piqûres d'un trône vénimeux qui ne se prend pas lui-même au sérieux.

La physiologie de Léon Daudet, qui aime bien manier le scalpel littéraire, mais qui ne goutte point qu'on se serve de ses méthodes, est celle d'un inquiet verbal et d'un voluptueux de l'idée prédestiné au saumon.

Fleur du mal éclose dans une serre horticole où le buste de Sapho faisait pendant à la panoplie de Tartarin, il fit des études de médecine, qu'il interrompit pour jeter sa gourme littéraire sous l'œil attendri d'Edmond de Goncourt. Il revint souvent lui-même sur ces souvenirs de jadis, du temps où la main tremblante et les yeux voilés d'Alphonse Daudet cherchaient à faire reculer la vision désespérante d'une mort prochaine. Il s'initia à tous les secrets de la langue, et il fit le tour de cette Babel des livres et des songes, de cet air frondeur et triste qu'il dissimula sous un tintamarre de vocables grossiers.

En dépit d'une syntaxe sûre d'elle-même, et malgré des néologismes dont tous ne sont pas heureux, ses premiers ouvrages sont des tâtonnements philosophico-romanesques où l'on sent le trouble d'un tempérament qui se cherche et qui succombe souvent sous les angoisses de la chair.

Daudet est un malade littéraire, épris de clarté et de netteté, mais qui se brise contre les murs qui l'emprisonnent, et qui devait définitivement devenir un polémiste virulent, injuste, cruel, une sorte de sauvage verbal qui fait danser aux pauvres mots une véritable danse du scalp.

Quand, pour une fois, dans « Les Mortes », il rencontre une véritable plâtre sociale, il la débride avec une juste ironie, mais il gâte son ouvrage par des exagérations malencontreuses qui en diminuent la portée.

Et, soudain, le voici au « Gaulois », puis à la « Libre Parole », et enfin à l'*Action Française*, où il se déchaine, l'on bavant cherchant qui dévorer, ne mettant plus de bornes à l'expression de ses rancunes, foulant comme un chien dans l'ordure la vie privée de ses adversaires, bâtant des romans avec les secrets mal contrôlés des uns et des autres, créant des légendes obscènes, pataugeant voluptueusement dans la boue, inventant des sobriquets, montant un théâtre guignol de son invention pour ce grand enfant : le public friand de scandales !

Léon Daudet joue, Léon Daudet s'amuse, Léon Daudet rigole, Léon Daudet jouit. Ça n'a pas d'autre importance, même à ses yeux, croyez-le bien. C'est Tartarin qui se grise à l'ombre du baobab, et qui lance des casquettes en l'air, pour les canarder.

Il n'est pas un homme politique, mais tout simplement un illipitum exaspéré de la plume à cheval sur un canard.

D'ailleurs, il ne comprend guère, dans le domaine des Belles-Lettres, que les violents et les rhétoreurs aux biceps saillants. Demandez un peu à Charles Maurras si Léon Daudet est capable sans ennui de lire une stance partiale de Jean Moréas. S'il n'est pas trop sourd ce jour-là, il vous répondra que Léon est un chirurgien de la plume, mais que la mélancolique beauté d'Ephrile ne saurait toucher un tel obèse au masque blafard...

Sombre bourreau de lui-même, le fils d'Alphonse Daudet est peut-être parvenu maintenant à faire suivre le geste conseillé par Blaise Pascal d'une sorte de conviction factice. Peut-être croit-il, à la manière d'un Jules Soursy, à ce Dieu qu'il discutait naguère dans « Germe et Poussière », du temps où sa barque n'avait pas touché l'île de l'Académie Goncourt.

Mais ce n'est là qu'un masque de carnaval. La vraie figure de cet homme nous apparaît dans ces articles où il défend d'absurde manière la mémoire de son fils Philippe, Arnould Galopin est dépassé, et Anne Radcliffe n'a rien produit de plus noir. Il ressemble, en tissant cette légende, à ces fous mus par une idée fixe d'apparence logique, dont l'imagination s'ébranche en déductions mathématiques, en digressions algébriques, en parades géométriques, et qui vous condamnent à les écouter en vous saisissant le revers du pardessus et en vous accompagnant, à votre grand désespoir, tout un long espace de chemin.

Il est trop simple, il n'est pas assez pittoresque pour lui, il est inconvenant aussi du point de vue bourgeois qu'un Daudet, un membre de l'aristocratie familiale Daudet, soit devenu un libertaire, un réfractaire, un poète épris de justice et dégoté du monde de paons et de serpents, du monde de lâche à l'âme damnée où, mis à part quelques sincérités aimantes, il ne rencontrait que des visages de vertu à faire aimer le vice, et des visages de vice à vous dégoûter du libre plaisir.

Il est trop simple de se contenter loyalement d'accuser, à juste titre, une immonde police coupable du meurtre d'un innocent donné des plus nobles et des plus lyriques vertus intellectuelles.

Il faut, au sadisme purulent de Léon Dau-

det, le piment d'une intrigue anarchiste, le ragout d'un drame de l'Ambigu où il fera intervenir des personnages dont les actes supposés frapperont l'imagination des lecteurs.

Alors, avec une rare impudence dans le mensonge, avec cette conscience dans le mal dont parlait Charles Baudelaire, il accuse, il vitupère, il hurle, et il essaie de salir à jamais de braves gens qui pleurent, eux aussi, sur la mort tragique du poète Philippe Daudet.

La flamme et l'ombre : c'est tout Daudet ! Quand il accuse Marlier et les autres mouchards, nous goûtons le feu de son style, et ses phrases vengeresses nous touchent profondément.

Quand il s'en va, ignoble et courté de haine, dans les ombres funambuliques de son roman-cinéma, nous aurions envie de rire s'il n'en résultait pas des ennuis pour d'honnêtes militants, et s'il ne se trouvait pas un juge pour tenir compte de pareilles calomnies.

Plus tard, quand on étudiera l'histoire littéraire et politique de ce temps-ci, on s'arrêtera curieusement devant cette physionomie de mémorialiste injuste et passionné, jongleur habile de mots à l'emporte-pièce, mais qui, avec une variante, ce que le poète latin disait d'un danseur célébre :

« Il saula, et il plu, mais son vice était le mensonge ! »

Guy SAINT-FAL.

## UNE INFAMIE

# A travers le Monde

## ANGLETERRE

LE DOCUMENT ZINOVIEF  
EST-IL AUTHENTIQUE ?

On se souvient du tollé général lors de la dernière campagne électorale anglaise, lorsque fut publié un certain document révolutionnaire, attribué à Zinoview et adressé à la classe ouvrière de Grande-Bretagne. Le gouvernement anglais en la personne de Mac Donald protesta auprès de Raskovskiy, ambassadeur russe, mais le gouvernement des Soviets a dénoué le manuscrit et déclara qu'il était l'œuvre d'un mauvais plaisant, que le faux était grossier et évident, et que Zinoview n'en était pas l'auteur.

Or la commission ministérielle, présidée par M. Chamberlain, et qui s'occupe du document Zinoview, va sembler-t-il, conclure à l'authenticité du document, et on laissera entendre que le gouvernement conservateur pourrait bien à ce sujet rompre les relations diplomatiques avec la Russie.

Ce ne sont cependant que des bruits, et tout s'arrangera probablement. Cependant l'on se demande à quoi rime cette politique à double tranchant. Ou la Russie entend traiter avec les puissances bourgeois, et elles n'auront pas l'appui du prolétariat, ou alors elle brisera ses relations tourgeoises, pourra la Révolution en pleine liberté, et le prolétariat mondial aura le devoir de la soutenir et de la sauver.

## RUSSIE

### SUR LA MORT DE LORD KITCHENER

Il y a en Angleterre une légende qui veut que lord Kitchener, le ministre de la guerre dont le bateau fut torpillé en pleine mer alors qu'il se rendait en Russie, ne soit pas mort. Lord Kitchener est bien mort, et c'est la seule chose qu'il a de commun avec de pauvres bougres qui eux ne voulaient pas la guerre.

Or, certaines révélations, faites à Stockholm par le général Komisaroff, ne manqueront pas, si elles sont confirmées, de jeter un peu de lumière sur les intrigues et les conspirations de la cour impériale russe.

Le général Komisaroff, qui fut chef de la police secrète sous le régime tsariste, a déclaré que de hautes personnalités de la cour russe, y compris la tsarine et le moine Rasputine, tous favorables à l'Allemagne, furent responsables de la mort tragique de lord Kitchener.

Selon le général Komisaroff, un certain personnage cachant sa personnalité sous le nom de Schewedorf, eut connaissance des ordres secrets qui avaient été donnés à la flotte britannique et se rendit à Stockholm pour prévenir le gouvernement allemand.

On sait le reste, et cela ne nous étonne pas. Mais ce qui est terrible, c'est que, pour des fils de sympathie ou d'antipathie des grands et des puissants, l'on fait tuer des millions d'innocents.

Nous apprendrons avec le temps bien d'autres choses encore sur la sinistre guerre.

## EGYPTE

### LE TRONE CONTRE LE GOUVERNEMENT

Il n'y a pas huit jours que le roi Fouad a ouvert le Parlement égyptien et rien ne faisait pressager la crise politique qui vient de s'ouvrir en Egypte.

Le président du Conseil, Zaglouli pacha, a cependant donné hier sa démission au roi. Les raisons qui le décideront restent obscures et le premier ministre a déclaré qu'il n'entendait pas se laisser saper par des intrigues.

Le désaccord entre le trône et le gouvernement est-il d'ordre politique ou personnel ? Nous le saurons bientôt. Toujours est-il que la nouvelle de la retraite de Zaglouli pacha a soulevé en Egypte une vive émotion et que des manifestations se sont déroulées au Caire et à Alexandrie.

Dans la situation critique dans laquelle se trouve vis-à-vis de l'Angleterre le nationalisme égyptien du premier ministre lui a valu une grosse popularité et le Parlement se rend compte des difficultés qu'il rencontrera si le roi n'arrive pas à tenir Zaglouli au pouvoir, c'est sans doute pourquoi un grand nombre, d'entre eux se

sont rendus auprès du roi pour lui demander de refuser la démission.

Voilà donc ouverte une nouvelle crise politique qui menace d'avoir de grandes conséquences.

## RÉPUBLIQUE ARGENTINE

### G'EST A COUPS DE REVOLVER QU'ILS SE DISPUTENT LA PRÉSIDENCE

Voilà des meetings politiques qui ne manquent pas de gaité. Les Argentins ont le sang chaud et le prouvent.

Le Parti radical avait organisé, à Buenos-Aires, un grand meeting, et l'assistance était nombreuse mais divisée. Il y avait des partisans du président Irigoyen et des partisans de Alvoa. Les uns ne pouvant convaincre les autres, les partisans du président Irigoyen sortirent leur revolver et tirèrent sur leurs adversaires, tout comme de simples communistes.

Ça va bien. Si les radicaux commencent à faire de l'action directe, tout est pour le mieux. Espérons que les travailleurs sauront s'inspirer des exemples de leurs maîtres, si prompts à user de la violence, et que lorsque celle-ci s'exercera sur la classe ouvrière, ils sauront répondre comme le font leurs maîtres, avec des armes modernes.

## INDES NÉERLANDAISES

### LES CRIMES DE LA « PROPRIÉTÉ »

La propriété fait chaque jour des victimes, et les propriétaires sont parfois pris à leur propre piège. C'est ce qui vient d'arriver à un vieux Chinois.

On manque de Sato qu'un terrible drame de famille, qui s'est déroulé dans le quartier chinois, vient d'être découvert à Solo. Au cours d'un conseil de famille, les enfants d'un vieux Chinois avaient décidé de tuer leur père afin de pouvoir se partager ses terres.

Le malheureux fut ligoté par ses deux fils et porté à un endroit dans la campagne où attendaient les filles et leurs mariés. L'infortuné père fut alors tué à coups de couteau par ses propres enfants. Pour partager les responsabilités, chaque membre de la famille avait dû prendre part à l'horrible parricide.

Ce fut une femme, avertie par un enfant de douze ans qui avait assisté au crime, qui avertit les autorités. Tous les coupables ont été arrêtés.

Peut-on trouver une excuse à l'acte abominable de ces individus ? Aucune ; mais la justice bourgeoise est-elle bien qualifiée pour juger ces miséables ? N'est-ce pas tout notre société qui se désintéresse dans ce fait divers de quelques lignes ?

Ils sont peu intéressants ces « héros » qui assassinent pour s'emparer de cette terre qui ne devrait appartenir qu'à ceux qui la cultivent. Mais, malheureusement, tant que la propriété existera, nous assisterons à ces horribles scènes et la « justice » n'arrivera jamais à réduire les crimes qui sont les effets directs dont la propriété est la cause.

En peu de lignes...

## Rixe rue de Flandre

En face le numéro 141, rue de Flandre, l'autre nuit, Ali Ben Mohamed Maklousi, manœuvre, démeurant passage Goix, a été frappé de deux coups de couteau au ventre par Mohamed Ben Saïd Alou, 36 ans, 24, rue de Cambrai. L'état du blessé est désespéré. Le meurtrier est arrêté.

Les discussions qui finissent mal

Le cours d'une stupide discussion entre civils et militaires, rue Lagrange, le sergent Mohamed Kalili, du 8<sup>e</sup> colonial, caserne Clignancourt, a été grièvement blessé par Amar Zaranci, raffineur, 3, rue Lanneau. Etat grave du blessé. L'agresseur est arrêté.

Un camion tamponné et projeté dans un magasin

Montpellier, 16 novembre. — Au cours de l'après-midi d'hier, à Béziers, François Favier, garçon livreur, chargeait un fourneau-cuisinière sur un camion, quand un autre camion automobile le téléscope, le projetant dans la vitrine d'un magasin voisin tenu par Mme Garrigues. Cette dernière eut la jambe déchiquetée par la roue de la

voiture tamponnée ; le livreur Favier fut relevé mort et affreusement mutilé.

Roger Martin, chauffeur du camion tamponneur déclara que sa direction cassa alors qu'il cherchait à éviter un autre véhicule.

## Le métro déraille

A la porte de Champerret, une rame de métro a déraillé hier matin. Il n'y a pas d'accident de personne, mais les dégâts matériels sont assez importants. Les voies étaient obstruées, la station Champerret fut fermée, et le terminus de la ligne n° 3 reporté à la station Péreire jusqu'à onze heures du matin.

## Un boulanger disparaît à Ivry

M. Charles Bernardin, 41 ans, boulanger, place Parmentier, à Ivry, partit samedi, à onze heures de son domicile pour faire un versement de 2.000 francs à la banque. Il n'a pas repartu.

## Remisier arrêté

Lyon, 16 novembre. — Sur mandat du Parquet de Bourg, on a arrêté, ce matin, Léonce-Aimé Boucherand, 35 ans, remisier, 2, place de la Bourse, inculpé dans la récente affaire des manœuvres contre la Rente française.

## Les doléances des mutilés

Lyon, 16 novembre. — Une délégation du Cartel des victimes de la guerre, comprenant dix-sept associations d'anciens combattants, a présenté, ce matin, au préfet, un ordre du jour demandant l'ajustement du taux des pensions au coût de la vie, protestant contre les restrictions au projet primitif du gouvernement. Le préfet a promis de transmettre ces doléances au président du Conseil.

## Ouvriers sans abri

Saint-Etienne, 16 novembre. — Un incendie a détruit, dans la commune de Saint-Malixaux, un hameau de quatre maisons, où logeaient plusieurs familles d'ouvriers, à présent sans abri.

Il n'y a pas eu d'accident de personnes, mais les dégâts sont importants, et la misère guette les sinistrés, car les Pouvoirs publics se soucient fort peu de réparer de tels désastres.

## PARIS ET BANLIEUE

— A 2 h. 30 hier matin deux taxis se sont tamponnés à l'angle des rues Royale et Saint-Honoré. M. Robert Vernon, 25 ans, 156, rue Fagilleau, à Levallois, qui occupait un des véhicules, a été grièvement blessé.

— Rue Jouffroy, à 1 h. 30 hier matin, M. François Charbonnel, 35 ans, vendeur, 169, avenue de Clichy, a été renversé par une auto qui a pris la fuite. Etat grave.

## DEPARTEMENTS

— A Rotangy (Oise), M. Casimir Delassalle, 68 ans, se pend dans sa chambre. Neuroasthénie.

— A Cherbourg, au café M. Jules Kiefer s'écrit soudain : « J'en ai assez ! », et se brûle la cervelle.

— L'explosion d'un réservoir d'auto provoque l'incendie de l'immeuble de M. Bouville, avenue Victoria, pour nous prouver que l'Assistance publique n'a pas un cœur de pierre.

— L'instituteur Georges Machavoine, 46 ans, est égorgé, pour attentat aux meurs sur ses élèves, à Parou (Yonne).

— Mme Marie Beary, 45 ans, de Waly (Meuse), disparue depuis un mois, est découverte dans un bois. Elle était morte de froid et de faim, une partie du visage avait été rongée par les animaux.

— Mme veuve Baugnon, de Bar-le-Duc, 58 ans, met le feu à ses vêtements. Elle est carbonisée.

— A Villers-Outreux, M. Druon Lutger, du rapide dit « Dijonnais » et se tue.

— Un sanglier a mordu la jeune Julia Godard, 13 ans, de Concarneau. L'enfant est dans un état grave.

## LEURS DIVIDENDES

— Mme Louise Moreau, 24 ans, cuisinière chez M. Debost, propriétaire à Dijon, a été trouvée électrocutée dans la cave où elle avait, par mégarde, touché des fils à haute tension.

— A Trosly-Breuil, M. Joseph Fortier, 49 ans, ayant voulu arracher une plante dont les racines s'étaient fixées entre deux énormes blocs de pierre, est écrasé par la chute de ces masses et tué sur le coup.

— Alfred Lagoutte, charretier, est tombé dans la Saône, à Dijon. Le courant violent entraîna le corps qui ne put être retrouvé.

— Un bûcheron Angelo Alfier, âgé de 35 ans, de Montgobert, était occupé dans la

signe de faiblesse : on ne doit pas payer en même monnaie un danseur de corde et un poète.

— Nous avons été tous blessés de la préférence accordée à l'intrigue et à la friponnerie littéraire sur le courage et sur l'honneur de ceux qui conseillaient à Lucien d'accepter le combat au lieu de dérober le succès, de se jeter dans l'arène au lieu de faire un cri d'angoisse, et de moi, dont vous faites trop d'estime, ceux de mes amis qui ont connu Lucien sont unanimes en ce sujet : j'ai donc vu l'accomplissement d'un devoir dans la manifestation de la vérité, quelque terrible qu'elle soit. On peut tout attendre de Lucien en bien comme en mal. Telli est notre pensée, en un seul mot, où se résume cette lettre. Si les habords de sa vie, maintenant bien misérable, bien chanceuse, ramenaient ce poète vers vous, usez de toute votre influence pour le garder au sein de sa famille ; car jusqu'à ce que son caractère ait pris de la fermeté, Paris sera toujours dangereux pour lui. Il vous appellera, vous et votre mari, ses anges gardiens, et il vous a sans doute oubliés ; mais il se souviendra de vous au moment où, battu par la tempête, il n'aura plus que sa famille pour asile ; gardez-lui donc votre cœur, madame, il en aura besoin.

— La société, madame, est, pour une bizarre singulière, pleine d'indulgence pour les jeunes gens de cette nature ; elle les aime, elle se laisse prendre aux beaux semblants de leurs dons extérieurs ; d'eux, elle n'exige rien, elle excuse toutes leurs fautes, elle leur accorde les bénéfices des nautes complètes en ne voulant voir que leurs avantages, elle en fait enfin ses enfants gâtés. Au contraire, elle est d'une sévérité sans bornes pour les natures fortes et complètes. Dans cette conduite, la société, si volonté injuste en apparence, est peut-être sublime. Elle s'amuse des bousffous sans leur demander autre chose qu'un plaisir, et les oublie promptement ; tandis que, pour plier le genou devant la grandeur, elle lui demande de divines magnificences. A chaque chose, sa loi. L'éternel diamant doit être sans tache, la création magnanément de la mode à le droit d'être légère, bizarre et sans consistance. Aussi, malgré ses erreurs, peut-être Lucien réussira-t-il à merveille, si lui suffira de profiter de quelque veine heureuse, ou de se trouver en bonne compagnie ; mais il rencontrera un mauvais ange, il ira jusqu'au fond de l'enfer. C'est un brillant assemblage de belles qualités brodées sur un fond trop léger ; l'âge emporte les fleurs, il ne reste un jour que le lissu ; et, s'il est malencontreux sur la laque, malheureusement pour lui, l'amour a jeté ses préférences.

— Dès les premiers jours de son arrivée à Paris, il est tombé dans la dépendance d'un jeune homme sans moralité, mais dont l'adresse et l'expérience au milieu des difficultés de la vie littéraire l'ont ébloui. Ce prestidigitateur a complètement séduit Lucien, il l'a entraîné dans une existence sans dignité sur laquelle, malheureusement pour lui, l'amour a jeté ses préférences. Trop facilement accordée, l'admiration est un

signe de faiblesse : on ne doit pas payer en même monnaie un danseur de corde et un poète.

— Nous avons été tous blessés de la préférence accordée à l'intrigue et à la friponnerie littéraire sur le courage et sur l'honneur de ceux qui conseillaient à Lucien d'accepter le combat au lieu de dérober le succès, de se jeter dans l'arène au lieu de faire un cri d'angoisse, et de moi, dont vous faites trop d'estime, ceux de mes amis qui ont connu Lucien sont unanimes en ce sujet : j'ai donc vu l'accomplissement d'un devoir dans la manifestation de la vérité, quelque terrible qu'elle soit. On peut tout attendre de Lucien en bien comme en mal. Telli est notre pensée, en un seul mot, où se résume cette lettre. Si les habords de sa vie, maintenant bien misérable, bien chanceuse, ramenaient ce poète vers vous, usez de toute votre influence pour le garder au sein de sa famille ; car jusqu'à ce que son caractère ait pris de la fermeté, Paris sera toujours dangereux pour lui. Il vous appellera, vous et votre mari, ses anges gardiens, et il vous a sans doute oubliés ; mais il se souviendra de vous au moment où, battu par la tempête, il n'aura plus que sa famille pour asile ; gardez-lui donc votre cœur, madame, il en aura besoin.

— Agréez, madame, les sincères hommages d'un homme à qui vos précieuses qualités sont connues, et qui respecte trop vos maternelles inquiétudes pour ne pas vous offrir ici ses obéissances en se disant

— Votre dévoué serviteur,  
d'ARTHÈRE.

Deux jours après avoir lu cette réponse, Eve fut obligée de prendre une nourrice, son lait tarissait. Après avoir fait un dieu de son frère, elle le voyait dépravé par

## Les brutes opèrent

Une réunion de la Fédération ouvrière des Mutilés avait lieu, à 5 heures, à la salle Japy, place Voltaire, et s'achevait dans le calme le plus complet.

Les mutilés, à la sortie, voulaient manifester pacifiquement, montrant seulement leurs pancartes.

Mais le police veillait. Sur les 150 manifestants environ, se précipitèrent un millier de flics, les poings en avant.

Il s'éngrangèrent ni femmes, ni enfants, piétinant même un gosse de 4 ans, s'acharnant sur une pauvre femme et tombant à bras raccourcis sur des infirmes, des manchots, des unijambistes.

Ce fut un spectacle écoeurant.

Il se conduisent au poste une douzaine de personnes.

Véritablement, ces êtres à face bestiale avaient l'air de s'exercer sur des faibles pour se faire la main.

Les brutes

# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## La deuxième motion de la Conférence syndicaliste

Le « Libertaire » a signalé en son temps les comptes-rendus de la Conférence de la Minorité Syndicaliste qui s'est tenue les 1<sup>er</sup> et 2 novembre, et il a publié les déclarations prises.

Afin de renseigner exactement les militants, il avait été convenu que les deux motions soumises à la Conférence seraient publiées. La motion acceptée a été insérée intégralement dans le « Libertaire », du 7 novembre. Par suite d'une omission, la motion non acceptée ne fut insérée qu'en partie dans le « Libertaire » du lendemain.

C'est pourquoi nous la publions « en extenso » ci-dessous.

La Conférence des syndicats minoritaires, des minorités syndicalistes et des syndicats autonomes, réunie les 1<sup>er</sup> et 2 novembre 1924, avenue Mathurin-Moreau, proclame à nouveau :

« 1<sup>o</sup> Toute la valeur de la Motion d'Amiens, charte du syndicalisme révolutionnaire, rappelle que le syndicalisme, groupement économique du prolétariat, doit se situer en dehors et au-dessus de tous les partis politiques et sectes philosophiques ;

« 2<sup>o</sup> Qu'il suffit, pour être syndicaliste, de vouloir la disparition du régime économique actuel (patronat et salariat) ;

« 3<sup>o</sup> Qu'en conséquence, les mêmes organismes professionnels doivent grouper tous les salariés, quels que soient leurs opinions politiques ou leurs théories philosophiques : réformistes comme révolutionnaires, anarchistes comme communistes, rationalistes comme spiritualistes.

« La Conférence constate que ces principes, qui sont la base même du syndicalisme, ne sont nullement respectés et qu'elles se trouvent actuellement en présence de deux organismes syndicaux, dont les états-majors sont également inféodés à des partis politiques. Ces organismes sont évidemment ennemis, puisque les partis politiques qui ont leur sympathie sont momentanément adversaires. Elle constate aussi, douloureusement, que cette division du prolétariat crée son inaction et son apathie en face d'un capitalisme agressif.

« La Conférence concourt en affirmant l'absolue nécessité du retour à l'unité syndicale, mais elle ne peut s'empêcher de voir la résistance opposée à cette unité par les deux majorités confédérées et elle ne peut faire confiance pour sa réalisation qu'au bon sens des syndiqués eux-mêmes, que la Minorité a le devoir d'éclairer. Pour cela, elle déclare indispensable de continuer et d'organiser la propagande de la Minorité auprès des syndiqués, que ces syndiqués soient d'ailleurs affiliés à l'une ou l'autre C. G. T., ou même à aucune. Mais, ne pouvant se substituer aux syndicats, qui sont la base même du syndicalisme, sa vie, d'où doivent partir les directives, pour ce qui est des décisions d'application ou de son affiliation à un organisme central, la conférence, respectant en cela le principe fédéraliste, qui est d'essence syndicaliste en opposition au principe centraliste d'essence politique.

« Déclare laisser les syndicats libres et seuls juges de leur action future. »

Cependant la Conférence décide ce qui suit :

« Les Syndicalistes révolutionnaires de chaque industrie devront se réunir localement en une organisation syndicaliste révolutionnaire unique. Cette organisation devra réunir pour étudier et définir la tactique d'ensemble des S. R. de cette industrie. Des commissions particulières, composées de syndiqués adhérent au même syndicat (autonomie, la C.G.T. et C.G.T.U.) détermineront les modalités d'application de cette tactique générale dans leur syndicat particulier.

« Des organisations syndicalistes révolutionnaires comprenant des commissions particulières (autonomie, C.G.T. et C.G.T.U.) seront constituées à tous les échelons de l'organisation syndicale. »

« Un Comité central composé de représentants de chaque industrie sera mandaté par des conférences périodiques pour coordonner la tactique des organisations syndicales révolutionnaires du pays. Il devra veiller à ce que soit poursuivie l'étude de l'organisation syndicaliste d'avvenir, et sur le plan actuel commencée par la commission de travail.

« Des conférences périodiques par industrie, par département ou région et nationalement devront se tenir. Elles discuteront de la tactique à entreprendre pour la réalisation de l'Unité syndicale, et pour placer le mouvement libre et indépendant au service des partis et des sectes, et sur le plan de la lutte de classes, tel que l'a défini la Charte d'Amiens en 1906. »

## Les rongeurs à l'œuvre

Continuant leur triste besogne de recrutement (non pour défendre le syndicalisme, mais plutôt pour l'assassiner), un essaim de noyautiers cellularistes vient de prendre son envol : le zézaiant Vésine, le miteux Lavé, le peintre honoraire Claverie, le charpentier frémigiste Teulade, tous payés par la C. G. T. U., se livrent actuellement à une active besogne de recrutement pour le P.C. Rien n'embarrasse ces « m'as-tu vu », circulaires, confidentielles ou officielles signées soit d'un secrétaire d'Union départementale ou bien pour la soi-disant minorité du « serrurier » Vésine. Leurs arguments sont bien connus : contre les scissionnistes, pour protester contre les exclusions de membres de la Tchéka, mais pour l'Unité, motus.

La batte est officiellement organisée contre les anarchos bourgeois, les contre-révolutionnaires, agents stipendiés de la bourgeoisie, etc., coupables de ne pas s'incliner devant les ukases de l'I. S. R. Sonnant du cor à en perdre haleine, les rabatteurs cellularistes rayonnent à l'envie dans toute la France pour tenter de créer une majorité factice qui, demain, déstabiliserait automatiquement la vieille Fédération du Bâtiment, la seule qui ait conservé son esprit d'indépendance et vraiment révolutionnaire.

Le mauvais coup réussit parfois à l'aide

du subterfuge bien connu d'aller recruter des mains qui se leveront à l'appel du néophyte, et alors le tour est joué. Mais par contre, il est des syndicats que les pâtes étoiles de la Grange alimentaire hésitent à visiter. N'insistons pas.

Or, l'œuvre de division de ces syndicats éprouvés est flagrante ; des syndicats puissants ont vu fondre comme heure leurs cotisants qui, écourts et souvent dégotés par les querelles intestines soulevées par eux, ne veulent plus assister à ces tristes spectacles.

Allons ! la comédie a assez duré, le syndicalisme véritablement révolutionnaire doit triompher de tous ces batteurs d'estrade agissant sur des « mots d'ordre » émanant de gens qui n'ont rien de commun avec les syndicats ouvriers, et puisque ces gens ne veulent réaliser l'Unité que lorsqu'il leur plaira, les véritables militants restés à leur poste de combat doivent avoir le courage de démasquer les usurpateurs.

Devant la démagogie des chefs moscouillaires, diviseurs avérés de notre pauvre classe ouvrière, levons nos bras vengeurs. Contre ces rongeurs sans vergogne, préparons les réts dans lesquels ils viendront se faire prendre eux-mêmes : c'est-à-dire qu'il nous faut travailler d'arrache-pied pour rénover notre syndicalisme et le rendre indépendant.

Notre salut sera dans l'action virile que nous ne devons cesser de mener contre tous ces profiteurs verbeux et menteurs.

Jean DIRET.

## Pour l'application intégrale des huit heures dans l'industrie du Bois

Trois corporations de l'industrie du bois : ébénistes, vernisseurs, scieurs, découpeurs, mouluriers, sont actuellement touchées par un chômage partiel qui, dans la période actuelle, est gros de conséquences pour l'avenir, non seulement pour les corporations mentionnées ci-dessus, mais pour l'ensemble de notre industrie.

D'où provient cette situation anormale que le patronat est obligé de reconnaître, mais qu'il rejette sur le manque de confiance existant actuellement dans le pays, et qui, d'après ses dires, cause un ralentissement général dans les affaires ?

Pour nous, nous ne saurons nous arrêter à cette argumentation dont il se sera de cacher l'exacte vérité.

Cette crise partielle provient du sabotage systématique de la journée de huit heures. En effet, depuis que la loi a été votée, le patronat n'a cessé de la violer, avec la complicité des Pouvoirs Publics qui sont le prétexte d'être impuissants à la faire respecter. Ses rongeurs sans vergogne, qui sont d'ailleurs affiliés à l'une ou l'autre C. G. T., ou même à aucune. Mais, ne pouvant se substituer aux syndicats, qui sont la base même du syndicalisme, sa vie, d'où doivent partir les directives, pour ce qui est des décisions d'application ou de son affiliation à un organisme central, la conférence, respectant en cela le principe fédéraliste, qui est d'essence syndicaliste en opposition au principe centraliste d'essence politique.

« Déclare laisser les syndicats libres et seuls juges de leur action future. »

Cependant la Conférence décide ce qui suit :

« Les Syndicalistes révolutionnaires de chaque industrie devront se réunir localement en une organisation syndicaliste révolutionnaire unique. Cette organisation devra réunir pour étudier et définir la tactique d'ensemble des S. R. de cette industrie. Des commissions particulières, composées de syndiqués adhérent au même syndicat (autonomie, la C.G.T. et C.G.T.U.) détermineront les modalités d'application de cette tactique générale dans leur syndicat particulier.

« Des organisations syndicalistes révolutionnaires comprenant des commissions particulières (autonomie, C.G.T. et C.G.T.U.) seront constituées à tous les échelons de l'organisation syndicale. »

« Un Comité central composé de représentants de chaque industrie sera mandaté par des conférences périodiques pour coordonner la tactique à entreprendre pour la réalisation de l'Unité syndicale, et pour placer le mouvement libre et indépendant au service des partis et des sectes, et sur le plan de la lutte de classes, tel que l'a défini la Charte d'Amiens en 1906. »

## Chez les Limonadiers

Le Syndicat urnitaire des Hôtels, Cafés, Bouillons et Restaurants, a tenu récemment son assemblée générale. Cette organisation possède un état-major communautaire, et la pompe à faire le vide a fonctionné de façon catastrophique. Allez aux masses, disait Lénine. Ses faux disciples, hélas, font fuir les masses.

Ce syndicat, qui fut puissant et qui comptait plusieurs milliers de membres, quand il ignorait le virus politique, réunissait à peine 150 syndiqués lors de la dernière assemblée, laquelle fut exclusivement employée à la lutte de places.

Deux candidats, deux moscouillaires, se disputaient le fromage du secrétaire qui s'est élevé prodigieusement de 800 à 1200 francs par mois, alors qu'il n'a pas d'argent en caisse pour la lutte contre le patronat. Les cotisations sont dévorées par le nourrisson de la permanence : voilà pour encourager les cochons de payants.

Le candidat officiel, le citoyen Gabet, un bon bougre aveuglé par les lampions de Moscou, fut honteusement battu par un ortho de la dernière curvée, l'arriviste Géo Mye, qui sollicitait déjà, dans le sillage du fameux Jonas, les suffrages des électeurs parisiens lors de la dernière foire législative.

Geo Mye, laissé pour compte dans le rayon politique, a réussi dans la fromagerie syndicale.

Console-toi, brave Gabet. Si tu n'as pu voir Rakovski à Luna-Park (il était retenu par Bur et Noulens), tu as vu à la Bourse du Travail le politicien Géo Mye triompher de ta « cellule » et de... ton passé syndicaliste.

Pauvre Syndicat des H.C.B.R., le voilà tombé dans la plonge du sous-sol de la politicaillerie.

LEGUMIER.

Amis lecteurs, abonnez-vous !

## A tous les ouvriers des P. T. T.

### DÉCLARATION

Une fois de plus, le syndicalisme subit une crise qui peut avoir de graves conséquences au détriment de la classe ouvrière. À l'heure où toutes les forces syndicales devraient être unies pour faire face à une situation qui va en s'aggravant par suite du marasme économique en France, nous nous trouvons divisés et impuissants.

Quelques-uns d'entre nous ont pensé que dans les P. T. T. nous devions tout faire pour sortir de cette impasse, car nous estimons que notre vie de travailleur est des plus précaires.

Placés devant la vie misérable de beaucoup d'entre nous, nous avons estimé qu'il fallait rechercher les moyens les plus rapides et les plus radicaux qui nous permettraient d'oeuvrer plus efficacement pour le bien-être de la classe postale.

C'est pourquoi nous avons œuvré dans les P. T. T. pour reconstruire l'unité fédérale, étant certains que ce geste accompli serait par la suite suivi par d'autres fédérations d'industrie.

Nous n'avions pas compté sur la mauvaise foi des dirigeants de la majorité confédérale unitaire.

C'est alors que nous avons subi toutes les inséances de leur part. Las de toutes ces briques, nous sommes résolus d'aller jusqu'au bout dans l'œuvre d'unité, parce que nous sommes de ceux qui pensons qu'au bout nous serons plus forts.

Puisque nous avons commencé une tâche ardue qui nous vaut tant d'insultes de la part de nos adversaires de tendances, nous avons le courage de dire tout haut ce que nous pensons fermement.

Un peu d'histoire suffira à jeter la lumière sur la question de l'unité dans les P. T. T.

Le dernier congrès de la F. P. U. une résolution fut adoptée déclarant que le congrès était prêt à faire toutes les concessions allant jusqu'à la fusion de la C. G. T. U. dans le sein de la C. G. T., mais sous réserve que cette fusion serait dans le délai minimum suivie d'un congrès confédéral appelé à la consacrer et à déterminer l'orientation. En ce qui concerne les P. T. T. la F. P. U. était prête à discuter sur les possibilités d'unité en un conseil national fédéral commun.

Or, à ce moment-là nous nous trouvions en présence d'une résolution de la Fédération Postale Confédérée qui demandait la tenue d'un congrès fédéral mixte, avec cette réserve que l'unité postale ne pouvait pas être réalisée dans l'autonomie.

Sur ce point nous étions d'accord avec la F. P. U. et nous étions d'accord avec les autres.

Il nous fallait donc pas de doute que l'unité fédérale pourrait se réaliser bientôt. Hélas ! nous dûmes déchanter.

Le début de juillet, le congrès de l'Union Générale des ouvriers des P. T. T. eut lieu.

La minorité décidait d'envoyer deux de ses membres pour s'enquérir de l'état d'esprit des camarades de la rue Lafayette.

L'unanimité des congressistes se prononça en faveur de l'unité chez les ouvriers avec l'espérance que l'unité fédérale suivrait.

Dans une résolution ferme et loyale, le congrès confédéral fit appel à tous les véritables syndicalistes ouvriers pour se réunir en commun et dresser à la suite d'un congrès le syndicat national des ouvriers.

C'est alors que les dirigeants de la F. P. U. crièrent haro sur la minorité et que deux ou trois de ses militants furent salis d'une façon impitoyable.

Mais le coup avait été dur et placé devant des possibilités d'unité partielle, le bureau unitaire proposa à la rue Lafayette la tenue d'un congrès fédéral mixte avec point de départ la réunion des deux C. G. fédérales qui nommeraient la commission mixte chargée des réalisations dernières.

A cela les confédérés firent des réserves, dominant comme prétexte que la marche de l'unité chez les ouvriers aurait de ce fait été enterrée.

À ce moment-là, nous fîmes alors une déclaration au nom de la minorité, par la voix de la presse, en disant que puisque l'unité fédérale devait réalisable il fallait mieux œuvrer pour la fusion de toutes les forces postales.

La réponse de la Fédération Postale Confédérée se faisant attendre, il y eut entre temps une polémique engagée entre les deux fédérations au sujet de la commission Hébrard de Villeneuve.

Cette commission fut portée à un si haut degré d'appréciation que le Conseil National de la rue Lafayette vota une motion disant que l'unité ne serait possible que lorsque les dirigeants de la F. P. U.

aient rétracté les injures colportées contre les représentants du personnel à la commission Hébrard de Villeneuve.

Le fossé devenait profond et s'agrandissait du fait que Dely, secrétaire de la F. P. U., votait au C. N. U. la motion du bureau qui prévoyait que l'unité n'était possible que confédéralement.

En présence de tous ces faits, la minorité, toujours désireuse du bien-être des travailleurs, décida d'envoyer six membres ouvriers pour se rencontrer avec six membres de l'Union Générale, cela en conformité des décisions du congrès de cette dernière.

Une première réunion fut tenue à la place de la République, où l'unité fut évoquée pour la première fois.

Il y eut une grande discussion sur le dernier congrès confédéral.

L'attitude du groupe dans l'avenir vis-à-vis des autres groupes de l'Union anarchiste, et sur la possibilité d'organiser un congrès où seraient discutées les tendances de la philosophie anarchiste.

C'est alors que l'unité fut votée à la majorité.

Il y a eu une grande discussion sur le dernier congrès confédéral.

L'attitude du groupe dans l'avenir vis-à-vis des autres groupes de l'Union anarchiste, et sur la possibilité d'organiser un congrès où seraient discutées les tendances de la philosophie anarchiste.

C'est alors que l'unité fut votée à la majorité.

Il y a eu une grande discussion sur le dernier congrès confédéral.

L'attitude du groupe dans l'avenir vis-à-vis des autres groupes de l'Union anarchiste, et sur la possibilité d'organiser un congrès où seraient discutées les tendances de la philosophie anarchiste.

C'est alors que l'unité fut votée à la majorité.

Il y a eu une grande discussion sur le dernier congrès confédéral.

L'attitude du groupe dans l'avenir vis-à-vis des autres groupes de l'Union anarchiste, et sur la possibilité d'organiser un congrès où seraient discutées les tendances de la philosophie anarchiste.

C'est alors que l'unité fut votée à la majorité.

Il y a eu une grande